

Alluviale

(Chants)

(1983)

« Fontaine de ma mort présente insoutenable »

Y. Bonnefoy

Comme passe tout passe
Dans la pâleur de l'image
Dans le blanchiment des songes
Un jour elle devient claire
Perd toute ressemblance
Elle dit les pluies les pluies interminables
M'avaient fait perdre mon chemin
Déjà ses vêtements sont si larges
Et son cou si fin

Plus tard devenue presque immobile
Douce dans le regard
Lente infiniment à desserrer l'étreinte
Elle détache une à une
Les paroles de la pénombre où nous étions blottis
Cela était si loin elle dit
Derrière les pluies les crues les orages
Puis elle s'adoucit parle du voyage
Et d'île
Mais plus tard elle efface l'île
Les saisons les âges les heures l'agacent
Elle efface nos cris dans la pénombre
Elle ouvre grandes les fenêtres de la chambre
Lorsqu'elle sait que la lumière la mordra

Et là
Elle chante
Mais les lèvres sont gonflées le chant meurt

Celui qui me garde me tue
Je suis brûlante
Aivée de larmes ou sèche
Arrêtez les taches
Elle dit les spasmes les égarements de mon corps
Partez
Ne m'offrez plus ces fleurs cruelles
Savez-vous
J'étais devenue si haute
Et mes doigts s'allongeaient chaque jour
Comme l'insecte aux longues pattes
J'étais si fatiguée de tous ces pas semblables
Pour vous il faut cacher les grains de fièvre
Les cernes
Je voudrais que mon corps s'arrête
De s'étendre ainsi partout
De couler sur les draps
J'ai froid
Non ne partez pas
Donnez-moi seulement votre tiédeur
Avant que je me cogne encore
Les objets sont si durs
Donnez-moi votre pénombre
Ces lueurs de mes yeux m'étaient inconnues
Donnez-moi votre chair à boire
Elle dit
C'est si long avant la fin de l'hiver
Les oiseaux meurent
C'est si long

Ce sont mes baies et mes portes
Mes images au mur
C'est le sel de mes vitres qui donne à l'eau
Ce trouble d'amertume
Vois les pans de ma maison s'abattent lentement
Se disloquent entraînent dans leur chute
Quelques mots inoubliables
Gravés par nous dans la pierre

Ce sont mes terrains qui glissent à présent
Nous dérivons continents entiers
Vers des eaux plus chaudes
Lâche ma main
Lâche

Alors sans un bruit
Avec une lenteur infinie
Clarté d'un matin d'hiver
Et de commencement du monde
Elle tombe

Elle crie
Mais rien ne bouge
Elle appelle
Mais c'est trop tard déjà
Pour retenir avec ses lèvres
Ces nappes de souffle que l'aube raréfie
Pour la troisième fois
Elle déploie ses grandes ailes

De nouveau la mer
Est sortie de ses gouffres
Et levée devant nous
De toute sa hauteur

Alors sans un bruit
Lente comme elle se meut
Lente comme l'air la consume
Elle laisse la mémoire
Elle défait ses mains ses yeux ses jambes ses cheveux
Elle tombe

Des enfants
Jouent au dehors
Avec des cailloux
Qu'ils nomment Astres

Mes vénus mes ours mes tigres mes astrolabes
Vous tombez comme des abeilles
Vous tombez des murs des crédences et des plafonds
Vous tombez en morceaux comme des petites Chinoises
Et dans votre ventre ouvert de porcelaine
Je vois les lignes de sa main
Qui se nouent et se tordent
Et s'entrelacent encore
Et se démantèlent

Mes voûtes mes enfants mes avalanches
Vous glissez d'entre ses doigts comme en rêve qui
tremblent
Elle passe elle vous frôle
Elle vous fait vaciller
Elle souffle toutes vos lampes
Et prononce un à un les mots de la chute

Tombez mes calices mes fleurs
Et que je marche dans l'odeur
Et faites-moi saigner

Que les chemins se perdent
Qu'il n'y ait plus de chemin
Que cette ligne flambante fauve
Que cet endroit de la rive où sa voix prenait fin
Où sa voix apportée emportée
N'en finissait pas de se déchirer se perdre
Je ne l'entendais plus je l'entendrai toujours
Il n'était pas possible d'encore l'entendre
Comme sont insoutenables les cris
Quelqu'un courait sur la digue
Jeteur d'incendies que je ne pouvais voir
Mais de ce fil aveuglant dans la nuit
De trop d'éclatante folie
Je savais que jamais je ne pourrais revenir

Comme si revenir n'était plus de ce monde

C'est fini
Quelqu'un dit
Le souffle est fêlé
Les branches sont mortes
Regarde

Il pleut
Ce sont des cadavres

Il pleut
Ce sont des abats de chair

Il pleut
Dans l'eau verdâtre
Où des tortues rousses écorcées
Dévorent leurs semblables

Il pleut
Par plaques entières
Comme la peau s'écaille

Il pleut
L'eau est brûlée
Boire l'eau de la pluie
Laisse sur la blancheur de son cou
Des taches
De longs médaillons noirs

Où jadis affleurait la vierge vénérée

Regarde
Le fleuve aveuglement
Comme à l'orage
Passer en son charroi
Les heures les âges les saisons
Tous ces arbres abattus
Au gré des eaux lourdes toutes ces destinées
Que la houle délivre
Mêle fracasse adoucit
Pénètre de salive
Et le chant des épaves
Ces flancs inondés ces parages
Où gisent les enfants bleuis
Ces vallées ces marais
Ces lisières-songes
Chemins sans retour fragments que la vase recouvre
Et le chant des épaves
Aveuglement
Comme à l'orage
Regarde le fleuve
À la nuit à l'aube
Eternellement tombante

Quand parler du voyage
Rendait familiers nos murmures
Mais du voyage comme un conte
Triste et sauvage
Dont toutes les îles s'enfonçaient à mesure
N'étaient bientôt plus qu'une mélodie
Tu ne parlais plus du voyage
Ou seulement sa fin
A ce rêve obsédant de la fin du voyage
Tu t'étais laissée prendre et ravir
Et disparaître

Dans la mer
Plonger gémir t'enfoncer t'enfouir
Dans les larmes
Dans le blanc corps à corps
Où ton corps exultait de se perdre

Si longtemps mourais-tu
D'un désir d'elle vaste et confondu

Loin très loin déjà de nos attroupements
Ne rendis au rivage
Que ton corps abîmé
L'abîme de ton corps

Je reviens
Je te prends par les cheveux
Je te couche dans l'ortie sauvage
Et les feuilles velues effacent de ta peau
Cette tache sombre entre l'aine et l'aisselle
Je te joins doucement
Je te délie
Je décolle de ta joue cette plaie croustilleuse
Où blanchissaient à l'air
De vieilles malingres amours
Je déplie tes cils j'allonge tes paupières
Je dégrafe ton épaule
Et dans les quatre directions de la nuit
Je jette des grains de beauté des grains de sable
Qui tombent dans le grand vide
Et se posent sur ta couleur chair
J'étends des fruits secs sur l'écorce
J'étends sur le lit du fleuve
Ce lieu de ta peau blanche
Où tu reçois de moi la plus douloureuse caresse
Et je chante
Mais j'oublie les mots de la chanson

Je reviens

Je dépose un linceul
Non une lame
Je veux te percer pour que tu dormes bien
Mais la source de toi se tarit si vite
Et le lait est devenu clair
Je veux te bercer
Pour que tu n'aies jamais peur
Déliée défaite sans cri sans résistance
À peine agitée par tout ce qui remue
Dans le rêve de la terre

Ce sont d'anciens paysages
Regarde
Dans la maison de la rencontre
Comme le jardin pénètre
Dans la maison palustre
C'est un jardin d'eau et de loutres
Mais tu ne te méfies pas
Dans la maison des candélabres
Les planches du plancher s'imbibent
Et les poutres s'affaissent
Mais nous avons du temps encore
Souviens-toi
Quand tu entrais dans la maison mouillée
Essoufflée
Au bout de ta course
Griffée aux joues
Et riante à belles dents
Tu disais faisons la place
Goûte

Et que nos jeux reprennent dans les crépitements liquides
Le long des berges chaudes
Dans les nappes fumantes
Là où nous enfoncions
Enfants

Les saisons étaient passées
Nous revenions vers les embouchures
Là où les eaux nouvelles ont un goût de branchage
Et sans trêve au travers de plaines alanguies
Nous remontions le cours des fleuves
Mais le temps était bien peu de choses
Et les eaux se clarifiaient
Retrouvaient ces bords de la lumière
Parfois il faisait si froid
Que nous pleurions l'un contre l'autre
Mais parfois tant de limpidité
Donnait à nos mouvements de nouvelles ferveurs
Et nous jurions d'entendre au loin
Dans le plus profond silence
Le percement des sources
Leur plainte leur splendeur

Tu avais perdu de ton corps toutes les peaux mortes
Les ravinelements
J'étais là immobile
Dans l'immense clarté de ton regard